Soirmagazine

Animé par Naïma Yachir

Numéro 218

soirmagazine@yahoo.fr

ENTRETIEN

«Le botox, une demande croissante»

Dr Bentoumi Mimi, spécialiste en médecine interne, option dermatologie et médecine esthétique, pratique de nombreuses techniques en dermatologie et médecine. Membre du Groupe Laser de la Société française de dermatologie et de l'Association française de médecine esthétique, elle répond aux questions du Soirmagazine *en donnant son avis sur le recours au botox dans la société algérienne.*

Lire en page 12

.....

C'EST MA VIE

Samy, le séducteur

Qui ne connaissait Samy ? Pas séduisant certes, mais beau parleur. Le verbe facile, il fascinait les jeunes étudiantes quand il parlait de Socrate ou de Mao. On ne lui résiste pas…

.....

VOYAGE CULINAIRE

El Maghlouga, une recette de la vallée du M'zab

Dans notre voyage culinaire de cette semaine, nous allons pénétrer dans une des villes les plus vieilles de l'Algérie qui possède une des plus riches et des plus vieilles civilisations dont ses habitants sont si fiers.

Lire en page 13

Utilisation du botox, rester jeune le temps d'une piqûre

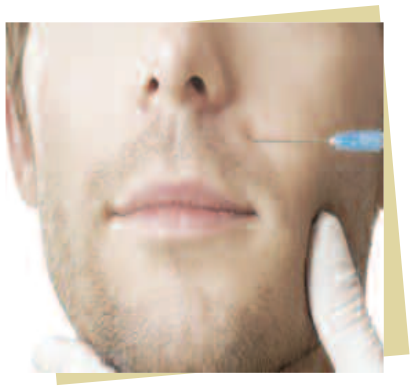
Par Sarah Raymouche

Photos : DR

Secret de Polichinelle ! Le recours au botox est une réalité dans la société algérienne. Son coût, et pas des moindres, ne dissuade plus. Femmes et hommes y recourent sans complexe. Il n'existe pas de profil type, et tous se rejoignent pour un seul but : garder un visage jeune, le temps d'une piqûre.

Souhila, 40 ans, avocate : «Dans notre monde professionnel, rien n'est pardonné»

Reconnaître qu'une personne s'injecte du botox n'est pas chose aisée. Et oser poser la question l'est encore moins. Pourtant, lorsque ce sujet est évoqué, soit les personnes sont fières de dire qu'elles y ont recours pour donner l'image d'être dans le coup, ou alors elles sont mal à l'aise que leur petit secret soit connu. Pour Souhila, le fait de passer chez le dermatologue tous les six mois pour débourser 38 000 DA pour son flacon est devenu une évidence. «Je me dis que c'est comme une crème qu'on étale sur le visage durant six mois, c'est pratiquement le même coût. Sauf que là, je n'ai pas besoin de me réveiller en pleine nuit pour me dire que j'ai oublié d'en mettre. C'est fait et on n'en parle plus, une semaine après. Je ne le crie pas sur tous les toits mais je ne démens pas si on me pose la question. Au fond, je me dis que ce n'est pas haram parce que je ne me refaçonne pas le visage», explique-t-elle. La première fois que Souhila est passée pour se faire piquer, c'était surtout par curiosité. «J'ai commencé à un stade un peu jeune, on peut dire à 38 ans. C'est après une discussion entre collègues. L'une d'elle savait qu'une juge s'en injectait non pas pour donner l'impression d'être jeune mais plutôt pour se donner un air sévère. J'ai aimé cette idée. Notre monde professionnel est impitoyable et rien n'est pardonné, surtout pour les femmes. Donc, quelques jours plus tard, je suis allée chez un dermatologue pour une consultation à propos d'un petit bobo sur le visage et j'ai dévié la conversation sur l'utilisation du botox. Deux jours plus tard, j'ai fait mon injection. Je n'en ai parlé à personne.



Comme je me sentais bien dans ma peau, ni mon mari ni mes enfants ne l'ont remarqué. Et puis, c'est devenu une habitude. Cela ne donne pas du terrain à mes adversaires pour connaître mon âge, ou savoir si je suis fatiguée, lassée ou pas. Dans mon travail, c'est important. Cela m'aide à gagner des affaires et à faire marcher mon cabinet. Je sais qu'il y a des femmes qui y ont recours pour un besoin psychique, je profite de l'occasion pour leur dire que cela ne règle pas le problème», ajoute-t-elle. Avant d'étayer ses dires : «Lorsqu'une épouse apprend que son mari la trompe avec une femme plus jeune, elle a très vite recours à cette solution. Je veux leur dire que cela ne résout en rien le malaise dans le couple.»

Nora, 45 ans, femme au foyer : «Pas de rides sous mon niqab»

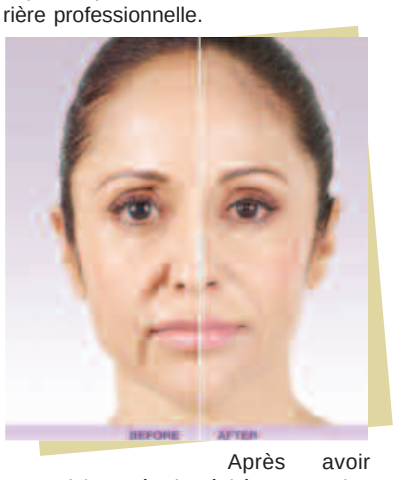
Nora est femme au foyer. Dans la salle d'attente d'un cabinet médical, son djilbab gris flotte par terre. Le sujet du botox l'intéresse vivement au plus grand étonnement de beaucoup de femmes. «Contrairement à ce que pensent les gens, je me sens reine sous mon niqab, comme beaucoup d'autres. Je ne suis pas en train de dire que vous êtes dans le faux mais comme tout le monde, je fais attention à mon physique», explique Nora. Ses yeux verts lancent quelques étincelles de défi. Et d'ajouter : «Vous me donnez quel âge ? Eh bien, j'ai dépassé la quarantaine mais je fais attention à moi. Vous savez, j'ai fait des études et je m'intéresse à beaucoup de choses. Et des fois, c'est mon mari qui m'initie et me dit comment il voudrait que je sois. Je trouve que c'est normal», dit-elle en riant. Pour elle, il est important de tout faire pour plaire à son époux.

> «JE ME DIS QUE C'EST COMME UNE CRÈME QU'ON ÉTALE SUR LE VISAGE DURANT SIX MOIS, C'EST PRATIQUEMENT LE MÊME COÛT. SAUF QUE LÀ, JE N'AI PAS BESOIN DE ME RÉVEILLER EN PLEINE NUIT POUR ME DIRE QUE J'AI OUBLIÉ D'EN METTRE. C'EST FAIT ET ON N'EN PARLE PLUS».

«Il a les moyens. C'est un grand commerçant et c'est lui qui m'emmène chez le dermatologue pour la séance de piqûre. Donc, je me dis que c'est normal de le faire.» Elle s'arrête net pensant en avoir trop dit.

Sanaa, 32 ans, gérante : «Je veux rester attirante, c'est bon pour les affaires»

Pétillante et enthousiaste, Sanaa croque la vie à pleines dents. Pour elle, le plus important est de réussir sa carrière professionnelle.



Après avoir poursuivi ses études à l'étranger, plus précisément aux Etats-Unis, elle a lancé son entreprise de consulting en Algérie. Et pour elle, tout est là pour garantir la réussite. «Je ne m'arrête pas de travailler. Comme je veux aller vite et bien, je ne me concentre que sur mon travail. C'est une véritable obsession. Et j'ai gardé la même façon de vivre qu'aux Etats-Unis. Je fais attention à mon physique en pratiquant du sport mais en allant aussi régulièrement chez un dermatologue réputé pour les injonctions de botox. Avant, je partais en France pour le faire, mais plus maintenant, je pense qu'il y a de plus en plus de praticiens capables de le faire ici. Il faut juste savoir les choisir. Je ne l'utilise pas pour les rides mais pour rendre ma bouche plus pulpeuse. La première fois, c'était aux Etats-Unis. Et depuis, je n'arrive plus à m'en passer. C'est devenu au fil des ans important pour mon moral mais surtout pour les affaires. Les décideurs, surtout les hommes, sont plus sensibles pour signer un bon de commande !» lance-t-elle en riant. Et d'jouter : «Rares sont les personnes qui s'en rendent compte parce qu'elles ne me connaissent pas sans. Et moi, je réponds que c'est naturel. Vous savez qu'il y a deux sœurs qui consultent chez le même dermatologue. Chacune d'elles dit qu'il ne faut pas que sa famille le sache. J'ai hâte de voir leur réaction, le jour où elles se croiseront dans la salle d'attente !» conclut-elle toujours en riant. ■

ATTITUDES

Par Naïma Yachir
naiyach@yahoo.fr

La montagne confisquée

De la joie, du bonheur ! C'est ce qui se lisait dans les yeux de ces enfants de dix ans, qui foulaient pour la première fois leur montagne. Ils sont d'El M'hir, une commune rurale à l'ouest de Bordj-Bou-Arréridj, et pourtant ils ne l'avaient encore jamais escaladée.

Ils étaient excités à l'idée de rencontrer les gens d'Alger qui partageront avec eux ces moments de découverte. Ils quittent le bus affrété par le maire pour la circonstance et, en file indienne, avec à leur en tête Lazhar le marin, entament la marche. Ils ramassent des morceaux de roche cristalline. Emerveillés par ses scintillements, ils courent vers leur guide et le bombardent de questions. Ils marchent, essoufflés, les yeux rivés au ciel, abasourdis par l'immensité de la montagne cernée par une carrière qui la ronge chaque jour un peu plus. Aujourd'hui, les engins sont à l'arrêt et la dynamite ne tonne pas.

Le vendredi, c'est une journée de repos. Ils scrutent le sol, ramassent cette terre effritée qu'ils frottent entre leurs mains, tantôt de couleur orange, tantôt blanche et s'interrogent. Des explications leur sont prodiguées à partir de cette matière friable et de ces cailloux. «Cette montagne respire, vit, elle a une histoire. Comme vous, elle est sortie du ventre d'une maman qui n'est plus là. Elle a vécu de grandes aventures qui l'ont mûrie.»

Ils forment un cercle autour des animateurs avides de leurs paroles. Ils poursuivent leur ascension sous un soleil printanier, pour atteindre une grotte bien entamée par l'industrie d'agrégats. Fatigués, ils se débarrassent de leur sac à dos, prennent une rasade d'eau, et, affamés, mordent dans leur sandwich, que chacun a préparé la veille. Après quoi, commence la visite de la grotte.

Cette fois ils grimpent pour atteindre sa vaste ouverture. Ils sont vite frappés par la chaleur qui s'y dégage. Ils ne s'y attendaient pas. Ils sont fascinés par toutes ses parois drapées de gros cristaux translucides. «Ici, vos grands-parents, bergers de leur état, abritaient leurs troupeaux.» Ils s'empressaient ensuite de dégringoler dans l'hilarité la pente, faisant fi de toute la poussière qu'ils soulevaient et du ballet d'hirondelles de montagne qu'ils dérangeaient sur leur passage.

Des plantes, des fleurs qu'ils n'avaient jamais vues auparavant aiguisèrent leur curiosité, néanmoins assouvie par les explications de Aziz, le botaniste. Du sommet de la montagne, ils embrassent à 180° leur territoire de la prestigieuse chaîne des Bibans. Ils font un coucou au Djurdjura couvert d'un manteau de neige. Aigles et vautours, ailes bien déployées, tournoient, emportés par les courants ascendants.

Nos gamins se sont réconciliés, l'espace d'une journée, avec leur montagne, Kef Lahmar, connue mondialement par certains scientifiques. ■